

1995 12 03 Lunel Viel

Vous dirai tout d'uno que save plus ounte n'en siéu em'aquelo revoulounado de grèvo, de manifestacioun e de countentacioun de touto meno. Pode pas dourbi la radio o la televisioun sèns vèire e sèns entendre li cridadisso dis un, li countesto dis autre, que demandon tout e lou countràri de tout. Tout es mescla e dins aquéu bourboui, un ome gaire inteligènt, un « français moyen » coume iéu –coume uno cato que trouvarié pas si catoun- paure de iéu ! save pas mounte penja moun lume pèr destria lou bon dóu marrit, la messorgo de la verita.

N'en siéu talamen treboula que meme la niue ma pauro tèsto n'es destourbado.

Ansin la niue passado me siéu trouva dins moun som, ganciha, boulega, destimbourla coume se pòu pas dire, èro pus grèu qu'un marrit pantai, èro uno chauchò-vièio.

M'atrouvave, save plus mounte ! belèu à Mount-Pelié, sus la Plaço de la Coumedio o belèu à Nime sus lou Boulevard Gambetta o à Marsiho...pamens èro pas la Canebiero, nimai la Plaço Castellano me ié sariéu recouneigu...belèu à Paris entre la Nacioun e la Bastiho...siéu incapable de vous lou dire. Lou savès es souvent coume acò dins un soungè, es pas eisa de saupre ounte sian...

Ço que i'a de segur, es que i'avié de mounde, de mounde, un fube de mounde, mai de mounde encaro mai qu'à Lunel au moumen d'uno abrivado o d'uno bandido...

E tout aquèu mounde cridavon, brandissien de plancardo que poudiéu pas legi...Et tout d'un cop fuguère empourta dins lou mouvamen de la foulo... De qu'èron aquèli gènt que m'enmenavon ? Pode pas lou dire...

1995 12 03 Lunel-Viel

Je vous dirai tout de suite que je ne sais plus où j'en suis avec ce tourbillon de grèves, de manifestations et de contestations de toute sorte. Je ne peux pas ouvrir la radio ou la télévision sans voir et sans entendre les clameurs des uns, les discussions des autres, qui demandent tout et le contraire de tout. Tout est mélangé et dans ce bourbier, un homme guère intelligent, un « Français moyen » comme moi – comme une chatte qui ne trouverait pas ses chatons – pauvre de moi ! je ne sais pas à quel saint me vouer pour distinguer le bon du mauvais, le mensonge de la vérité.

J'en suis tellement troublé que même la nuit ma pauvre tête en est dérangée.

Ainsi la nuit dernière je me suis trouvé dans mon sommeil agité, remué, troublé de manière indicible, c'était plus grave qu'un mauvais rêve, c'était un cauchemar.

Je me trouvais, je ne sais où ! Peut-être à Montpellier, sur la place de la Comédie ou peut-être à Nîmes sur le boulevard Gambetta ou à Marseille...pourtant ce n'était pas la Canebière, ni la place Castellane, je m'y serais reconnu...peut-être à Paris entre la Nation et la Bastille... je suis incapable de vous le dire. Vous le savez, c'est souvent comme cela dans un songe, ce n'est pas facile de savoir où on est...

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y avait du monde, du monde, une foule de monde, mais du monde encore plus qu'à Lunel au moment d'une abrivado ou d'une bandido ...

Et tous ces gens criaient, brandissaient des pancartes que je ne pouvais pas lire... Et tout d'un coup je fus emporté dans le mouvement de la foule... Qui étaient ces gens qui m'emmenaient ? Je ne peux pas le dire...

L'avié de jouine, seguramen d'estudiant e pièi de femo que cridavon pus fort que lis ome, de sendicalisto e de noun-sendicalisto, n'en save trop rên...

A-n moumen un ome me cridè à l'auriho :

« Savès ço que fai la diferènci entre lis Alemand e li Francés ? Lis Alemand óutènon pèr lou travai ço que nàutre Francés óutenèn pèr la grèvo. Es ço que fai nosto superiorita !... »

E aqui dessus fuguère tourna-mai empourta dins la revoulounado au mitan di cridadisso à n'avèdre li tressusour.

E vaqui qu'un moussu bèn renja, emé uno cravato e un vèsti bèn estigança, de poulidi luneto, à soun lengage coumprenguère que devié èstre un proufessour de licèu o belèu d'universita, aquéu moussu me prenguè pèr lou bras pèr me dire : « Rên en Franço n'es pu fort qu'un principe, e lou savès proun que nosto Republico es foundadfo sus tres principe, que fau bèn s'engarda de ié touca : Liberta, Egalita, Fraternita ; de-bon, rên n'es pu fort qu'un principe pèr un ciéutadin francés, à la coundicioun pamens de li gaubeja emé mouderacioun. Vous avez raison, nos principes –si bons soient-ils- sont comme les bonnes bouteilles, il faut en user, avec modération ! »

Sus acò dins uno bourroulo qu'es pas de dire m'atrouvère sus lou trepadou d'uno carriero au mitan de badau que regardavon passa la manifestacioun. E d'aqui un grand moussu emé uno barbasso negro à vous faire pòu me diguè emé un acènt estrangié :

« N'es gaire facile de coumprendre li Francés, rafoulejon di revoulucioun que li fan trefouli e li chanjamen ié fan pòu ! ».

Un autre que l'avié entendu, respoundeguè :

« La Franço, tout lou mounde lou saup es uno demoucracìo, e despièi l'escrivan Montesquieu, se saup tambèn que la demoucracìo es lou regne

Il y avait des jeunes, sûrement des étudiants et puis des femmes qui criaient plus fort que les hommes, des syndicalistes et des non-syndicalistes, je n'en sais trop rien...

À un moment donné un homme me cria à l'oreille :

« Savez-vous ce qui fait la différence entre les Allemands et les Français ? Les Allemands obtiennent par le travail ce que nous-autres Français obtenons par la grève. C'est ce qui fait notre supériorité !... »

Et là-dessus je fus de nouveau emporté dans le tourbillon au milieu des clameurs à en avoir des sueurs mortelles.

Et voilà qu'un monsieur bien mis, avec une cravate et un habit bien arrangé, de jolies lunettes, à son langage je compris que ce devait être un professeur de lycée ou peut-être d'université, ce monsieur me prit par le bras pour me dire : « Rien en France n'est plus fort qu'un principe, et vous le savez bien que notre République est fondée sur trois principes, dont il faut bien se garder de toucher : Liberté, Égalité, Fraternité ; tout de bon, rien n'est plus fort qu'un principe pour un citoyen français, à la condition pourtant de les utiliser avec modération. Vous avez raison, nos principes – si bons soient-ils – sont comme les bonnes bouteilles, il faut en user avec modération ! »

Là-dessus, dans une confusion indicible je me trouvai sur le trottoir d'une rue au milieu de badauds qui regardaient passer la manifestation. Et de là un grand monsieur avec une grosse barbe noire à faire peur, me dit avec un accent étranger :

« Il n'est pas facile de comprendre les Français, ils raffolent des révolutions qui les font exulter, et les changements leur font peur ! »

Un autre qui l'avait entendu, répondit :

« La France, tout le monde le sait, est une démocratie, et depuis l'écrivain Montesquieu, on sait aussi que la démocratie est le règne

de la vertu. Acò's juste ! Pamens arrivo proun souvènt que dins la demoucracìo la vertu es coume la Rèino d'Angleterro, regno mai governo pas ».

Acò's bèn vrai, diguère : Pèr governa un païs fau souventi-fes avèdre mai de vice que de vertu.

Es alor qu'un ome couifa d'un grand capèu que dounavo d'èr au Capitani anfos Arnaud me diguè d'un biais trufarèu e galejaire :

« I'a ges de pople mai coucardié que lou nostre, que sian toujour entrin de cacareleja à noun plus, coume lou gal qu'èu a pas rèn fa, mai que cascalejo quand la galino vèn de faire soun iòu, pamens sian seguramen lou soul pople dins lou mounde à critica lou païs ounte sian nascu e à noun despresa li vesin que, d'aiours, nous n'en soun pas mai recouneissènt ».

Te atrapo'cò, me diguère, e tout d'uno, dre sus un pountin, m'entenguère dire, iéu, paure felibre à tout un mounde que me cridavo « Taiso-te ! Siés un ome dóu passat e lóu passat es bèn mort ! »

M'entendeguère afourti, me fasès pas pòu !...

Dire de qu'aucun qu'es un ome dóu passat n'es pas ié faire escorno. Avèn couneigu tant e tant d'ome d'aveni que, franc d'èstre esta, quand fuguèsse qu'un jour, un ome dóu presènt n'an jamai pouscu se faire un passat.

E sus acò me desrevihère de moun som, en susour...

Pèr me dona aquelo counvicioun : Aguen pas vergougno de noste Passat. Li pople li pu fort soun aquèli que savon garda memòri :

« Lis aubre que van founs soun li que mounton naut »... ».

de la vertu. Cela est juste ! Cependant il arrive bien souvent que dans la démocratie la vertu est comme la Reine d'Angleterre, elle règne mais ne gouverne pas ».

« Cela est bien vrai, dis-je : pour gouverner un pays il faut souvent avoir plus de vice que de vertu ».

C'est alors qu'un homme coiffé d'un grand chapeau qui ressemblait au Capitaine Alphonse Arnaud, me dit d'un air moqueur et railleur :

« Il n'y a pas de peuple plus cocardier que le nôtre, qui sommes toujours en train de jacasser à outrance, comme le coq qui lui n'a rien fait, mais qui caquette quand la poule vient de faire son œuf, pourtant nous sommes sûrement le seul peuple dans le monde à critiquer le pays où nous sommes nés et à ne pas déprécier les voisins qui d'ailleurs, ne nous en sont pas plus reconnaissants. »

Tiens, attrape ça, me dis-je, et sur-le-champ, debout sur une estrade, je m'entendis dire, moi, pauvre félibre, à tout un monde qui me criait : « Tais-toi ! Tu es un homme du passé et le passé est bien mort ! », je m'entendis affirmer : « Vous ne me faites pas peur ! »...

Dire de quelqu'un qu'il est un homme du passé n'est pas lui faire affront. Nous avons connu tant et tant d'hommes d'avenir qui, excepté d'avoir été, ne serait-ce qu'un jour, un homme du présent, n'ont jamais pu se faire un passé.

Et sur ce, je me réveillai de mon sommeil, en sueur...

Pour me donner cette conviction : N'ayons pas honte de notre passé. Les peuples les plus forts sont ceux qui savent garder mémoire : « Les arbres qui ont des racines profondes sont ceux qui montent haut..."